

A PROPOS D'ELEMENTS TRANSCATEGORIELS EN BAMBARA

G. DUMESTRE, INALCO

1. On peut parler de marqueurs transcategoriels à propos de deux cas de figure : dans le premier, on considère comme apparentés deux éléments grammaticaux, ou un élément grammatical et un élément lexical, fonctionnant synchroniquement dans des emplois distincts. Dans le second, un élément fonctionne essentiellement comme marqueur grammatical pour une fonction, mais de manière secondaire, résiduelle, est encore attesté dans un autre emploi, comme élément grammatical ou non.

Ces deux possibilités existent en bambara. Ainsi, et c'est le premier cas, les éléments *lá* et *mà* sont utilisés à la fois comme postpositions et comme préfixes de dérivation verbale. Quant au deuxième cas, il peut être illustré par l'élément *sá*, qui fonctionne comme une quasi-particule, mais qu'on peut considérer comme provenant d'un élément lexical, *sá*, "maintenant", encore attesté dans quelques emplois figés.

Quelles preuves peut-on avancer pour identifier comme étant de commune origine deux éléments présents synchroniquement dans la langue? Quels indices permettent de faire l'hypothèse d'un rapprochement entre deux unités dont l'une, en voie de disparition, est posée comme origine de l'autre? Ce sont ces questions qui seront soulevées ici à propos du bambara, dans la perspective d'une reconsidération du morphème *tùn*.

2. Le premier élément qui guide l'enquête est assurément la ressemblance des formes. Pour ce qui concerne le bambara, on a d'ailleurs une abondance d'éléments identiques, ou quasi-identiques (au schème tonal près). L'une des caractéristiques principales de cette langue est en effet de présenter un inventaire de morphèmes très limité, ou si l'on préfère, de faire jouer à quelques formes monosyllabiques un nombre de rôles morpho-syntaxiques important. Quatre formes, LA, MA, YE, et KA, connaissent ainsi une multitude d'emplois :

LA : postposition, préfixe de dérivation verbale, suffixe de dérivation nominale, marque de prédication verbale, connecteur de constructions nominales;

MA : postposition, préfixe de dérivation verbale, suffixe de dérivation nominale, marque de prédication verbale, connecteur de constructions nominales ;

KA : marque de prédication verbale, connecteur verbal, connecteur de constructions nominales, suffixe de dérivation nominale;

YE : postposition, marque de prédication verbale, marque de prédication non verbale (énoncé équatif).

A cet inventaire déjà chargé, il faut ajouter ceci : certains de ces morphèmes sont susceptibles de multiples emplois distincts à l'intérieur d'une même catégorie : ainsi, lá ne représente pas un seul, mais quatre suffixes de dérivation nominale distincts : 1) à valeur locative (cèla "domicile conjugal"), 2) à valeur "comptable" (dúurula "pour 25 francs"), 3) à valeur d'abstrait (hákilila, "esprit") 4) à valeur d'agent (sènekela "cultivateur") ; de même, yé est utilisé comme marque de prédication verbale, à la fois comme "accompli affirmatif" (ù yé wári sèrè "ils ont eu de l'argent") et comme impératif affirmatif pluriel (á yé nà yàn ! "venez ici !")

La question qui se pose est par conséquent de savoir dans quelle mesure ces différents emplois sont liés : car s'il n'est pas possible en effet que soient concentrés par hasard autant de fonctions différentes sur aussi peu de formes, il est en revanche probable que tous les emplois d'un même morphème ne sont pas liés.

Inversement, il est possible que des éléments à mettre en rapport aient pris, en changeant de catégorie, des formes distinctes. Ainsi, plusieurs raisons militent en faveur du rapprochement entre la postposition kàn et l'élément lexical kán "cou", malgré la différence tonale entre les termes, et malgré le fait que des modifications de ce type sont en bambara, langue où la fixité des schèmes tonals de base est très forte, assez exceptionnelles.

3. La similarité des formes ne peut pas être décisive à elle seule, même lorsque parallèlement le sens des morphèmes est proche. Il existe en bambara deux éléments à valeur interrogative, wà et wáa, dont la position dans l'énoncé est identique:

1. à sàra wà ? "Est-ce qu'il est mort ?"
2. à sàra wáa ? "Est-ce qu'il est mort (ou bien non) ?"

Bien que proches par la forme (et par le sens), il s'agit bien de deux formes distinctes qu'on ne peut sans discussion considérer comme reliées. La seconde est en effet issue de la forme wálima /wála, et signifie "ou bien". L'énoncé à sàra wáa ? est la forme abrégée de à sàra wáa à má sà? "Il est mort ou bien il n'est pas mort?". On peut toutefois faire l'hypothèse que les deux éléments ont pu avoir une influence l'un sur l'autre. Soit en considérant que wà est la forme faible, neutre, non marquée, de l'interrogation, et qu'elle est issue de wáa, soit à l'inverse en considérant que la marque de l'interrogation forte, issu de wálima/wála, terme emprunté à l'arabe, s'est spécialisée -les formes wála et wálima sont impossibles à utiliser comme particules finales interrogatives- dans le morphème wáa, du fait de la présence d'une forme pré-existante wà.

4. L'un des arguments décisifs pour rapprocher deux morphèmes est le faisceau de correspondances qu'on peut établir entre eux à l'intérieur du système de la langue. Ainsi, la relation entre préfixe de dérivation verbale et postposition est établie par la triple correspondance entre les éléments lá, mà et sò, dont le dernier est résiduel en bambara (préfixe verbal dans sòbò "éloigner", sòdon "approcher", sògere "éloigner", postposition dans la locution postpositive kòsòn "à cause de"):

postpositions	lá, mà, sò
préfixe verbal	lá, mà, sò

Mais la correspondance entre lá, mà, et sò permet aussi de faire le lien avec l'élément central d'une construction nominale particulière, N-la/ma-N¹ : dálajugu "grossier", tégemagelen "avare". En effet, le rapprochement est rendu évident par l'existence, à côté des nombreux cas où ma/man et la/na/nan constituent les éléments intermédiaires entre N et A, de la forme n'fòndiya, construction pour laquelle c'est sò qui joue le rôle de liaison entre N et A.

5. La comparaison dialectale permet aussi d'établir la validité des rapprochements. D. Creissels en fournit un bon exemple avec la marque de

¹ Il s'agit de formes nominales (renvoyant à des qualités ou à des défauts humains), dont le premier formant est un nom de partie du corps, et dont le second est un adjectif. Les deux formants sont séparés par un élément de liaison la:lan/na/nan/ ou ma/man.

l'accompli bada du soso, qu'on retrouve dans certains parlars malinké sous la forme bara : la comparaison avec la forme en diallonké banta permet de mettre en évidence qu'il s'agit de la forme auxiliarisée du verbe finir bán.

6. Le passage d'un élément d'une catégorie à une autre s'accompagne fréquemment d'un fonctionnement mixte. Un premier exemple en est fourni par la particule sá. Il s'agit d'un élément, à valeur argumentative (nuance d'agacement), qui se place uniquement en fin d'énoncé, au même titre que les autres particules phrastiques (monovalentes) : dé, wà, háni, hàn... mais qui a la spécificité, unique parmi les particules monovalentes, d'être combinable avec certaines de celles-ci (dé, dére...). On remarque dans ce cas que sá précède toujours l'autre particule (í ká à í sá dé! "Alors dis-le donc!").

Ce fonctionnement atypique est révélateur du passage de sá d'une catégorie à une autre. Il existe en effet quelques éléments résiduels (sáni "avant que", sá y'à sòrò "il y a longtemps que") qui montrent que sá a été, dans un état antérieur de la langue, un nom, signifiant "maintenant", analogue à d'autres éléments nominaux comme yàn "ici", sáni "demain", bì "aujourd'hui", tèn "ainsi", dont la particularité est de pouvoir apparaître comme compléments sans la présence d'une postposition. Cet élément sá a perdu progressivement son sens strictement temporel, et de nominal complément, est devenu un modificateur, s'agrégeant à la catégorie des particules sans en prendre toutes les caractéristiques. Le fait qu'elle soit suivie elle-même, mais jamais précédée, d'une particule phrastique, est bien le témoin de son ancien emploi de nom en fonction de complément.

On observera que la transformation d'éléments circonstanciels en éléments argumentatifs, avec la parallèle modification de leur comportement syntaxique (pour certaines formes, déplacement en début d'énoncé, ou encore utilisation hors énoncé) du fait de la déconnexion d'avec le prédicat verbal, est un phénomène courant en bambara, comme le montrent les formes N+postp. dínyé ná "jamais", ou ò tuma ná "alors".

4. Un trait particulièrement attesté de ce fonctionnement mixte est l'absence de forme négative. Ainsi, le passage de la catégorie d'adverbe expressif à la catégorie verbale entraîne la défektivité du verbe, et particulièrement l'absence de forme négative. Le même phénomène s'observe pour l'auxiliarisation des verbes (par exemple celle de kà tó, kà nyíni, kà bin) : l'emploi du négatif n'est pas permis :

- | | |
|---------------------------|--------------------------------|
| 3. à hé nyíni kà sà. | "Il va mourir." |
| 4. *à té nyíni kà sà. | |
| 5. à hé tó kà nà. | "Il a l'habitude de venir." |
| 5. *à té tó kà nà. | |
| 6. sùruku binna kò sèn. | "L'hyène se mit à le creuser." |
| 7. *sùruku má bin kò sèn. | |

Selon le même principe, la grammaticalisation du verbe file "regarder", a supprimé la possibilité de la forme négative normale (à file ò yé "le voici", *kàna à file ò yé) sans entraîner, comme c'est le cas pour le verbe yé "voir", la création d'une forme nouvelle (yé à l'affirmatif, té au négatif).

5. La présence d'un sémantisme partiellement commun est également un indice qui permet de conforter la validité d'une relation entre éléments distincts par leur place dans le système. Ainsi peut-on poser un lien entre le suffixe de dérivation nominale -la (cè "homme", "époux", cèla "domicile conjugal"; fàrafina "Africain", fàrafinna "Afrique") et la postposition lá (mísiri lá "à la mosquée"), dans la mesure où la même valeur locative est partagée par les deux morphèmes.

Le cas des deux suffixes -to est plus problématique. Le premier est un suffixe de dérivation nominale, qui permet de former, à partir de noms, des noms d'agents subissants : fà "la folie", fàto "le fou"; múra "le rhume", múrato "l'enrhumé"; quant au second, il s'agit d'un suffixe qui se place derrière un verbe pour fournir une forme participe (action en voie d'accomplissement : -to s'opposant à -len, qui marque l'action accomplie, et à -ta, qui marque l'action non accomplie) :

- | |
|---|
| nà "venir", nàto "venant", (nàlen "venu", nàta "à venir") |
| bó "sortir", bóto "sortant", (bólen "sorti", bóta "à sortir") |

On peut ici faire l'hypothèse d'un lien entre les deux suffixes, en posant une valeur commune de "permanence", cette valeur se réalisant différemment suivant qu'elle s'associe à une base nominale (permanence d'un état chez une personne) ou verbale (permanence d'une action : forme progressive)

6. La grammaticalisation d'un élément suppose aussi des modifications dues à l'intégration de l'unité dans son nouveau paradigme, et aux pressions que ce paradigme exerce. Ainsi, la marque de l'inaccompli nà du bambara :

- | | |
|-------------|--------------------|
| 8. í n'ù fò | "Tu les salueras!" |
|-------------|--------------------|

qui provient du verbe *kà nà* "venir", de schème A(scendant), tend à se conformer au fonctionnement tonal des autres unités du paradigme, en se comportant partiellement comme toutes les autres marques de prédication verbale monosyllabiques, de schème H(aut) :

- | | |
|----------------|----------------------------|
| 9. à ná sòrò. | "Cela s'obtiendra." |
| 10. à má sòrò. | "Cela n'a pas été obtenu." |
| 11. à bé sòrò. | "Cela s'obtient." |
| 12. à té sòrò. | "Cela ne s'obtient pas." |
| 13. à ká sòrò. | "Que cela s'obtienne." |

6. Même s'il s'agit d'un critère à utiliser avec précaution, le fait que des fonctionnements semblables soient attestés dans des langues non apparentées peut constituer un appui à l'argumentation. On observe par exemple que dans de nombreuses langues (dont le français), les formes du présentatif sont issues du verbe "voir" (voici, voilà). C'est un élément qui conforte l'hypothèse, par ailleurs suffisamment argumentée, du lien entre la marque d'énoncé *yé* et le verbe *yé*. On remarquera aussi que le traitement du *sá* en bambara est très semblable à celui de alors en français, les deux éléments ayant évolué d'une valeur de temporel à une valeur d'argumentatif.

Un autre exemple est celui de *yèrè*, qui dans ses deux emplois en bambara, peut être traduit par "même" en français : (1) et même = d'ailleurs ; (2) (lui)-même. Il s'agit bien de deux morphèmes distincts, l'un déterminant, l'autre particule bivalente, mais dont on peut supposer qu'ils sont d'origine unique, la différence de portée syntaxique entraînant des modifications sémantiques. Il y a là un cas très intéressant de rapprochement entre deux catégories différentes de modificateurs, l'une indicielle au nominal seul (déterminant), l'autre indicielle de l'ensemble du segment ou au nominal (particule).

7. Parfois l'addition de plusieurs critères permet de poser la validité d'un rapprochement entre deux unités. Prenons le cas de l'élément *mà*, utilisé dans les énoncés à valeur de bénédiction (ou malédiction) :

- | | |
|---------------------------|---|
| 14. ála mà ĩ ĩyenna ! | "Dieu fasse que tu deviennes aveugle!" |
| 15. ála mà júguw màlola ! | "Dieu fasse que les ennemis soient humiliés!" |

Si l'on suppose que ce *mà* des bénédictions est à rapprocher de la postposition *mà*, quels indices peuvent appuyer cette hypothèse d'une transcatégorisation ?

- 1° L'absence de forme négative correspondant à *mà*.
- 2° Le comportement tonal "mixte" (réalisation H ou B(asse)), résultat de la pression du système.
- 3° Le fonctionnement mixte de *mà*, unité qui vient se placer dans la position d'une marque prédicative, sans supprimer l'occurrence de la marque *-ra/-la* sur le verbe.
- 4° Le rapprochement des sens entre les deux emplois, comme le montre l'exemple ĩ ká à dī ála mà "Donne-le au nom de Dieu".

On peut ainsi faire l'hypothèse d'un transfert : le complément circonstanciel N+postp. se déplace en tête d'énoncé et tend à fonctionner comme un ensemble N sujet + marque de prédication, cette dernière se réinterprétant comme une marque discontinuée *mà...-ra*. Cependant la grammaticalisation complète de *mà* comme marque de prédication est gênée par la concurrence du couple d'opposition *ká/kàna*, les formes en *mà...-ra* étant absolument identiques du point de vue du sens à celles en *ká* :

- | | |
|-----------------------|---|
| 16. Ala kĭ ĩyèn | "Dieu fasse que tu deviennes aveugle!" |
| 17. Ala ká júguw màlò | "Dieu fasse que les ennemis soient humiliés!" |

mais susceptibles d'un emploi beaucoup plus large, le nominal sujet pouvant être n'importe quel nominal, alors que *mà* se place uniquement derrière le sujet *ála*.

Cette réinterprétation d'un groupe circonstanciel N + postp. comme N sujet + marque d'énoncé a déjà été mise en évidence par D. Creissels à propos de la marque *má* de la négation².

Un autre exemple est fourni par *kòri*, particule à valeur interrogative qui s'oppose à *wà* par la valeur non neutre (insinuation) du questionnement :

- | | |
|------------------------------|---|
| 18. kòri ĩ má màgà mùsò lá ? | "Tu n'aurais pas par hasard touché à une femme ?" |
| 19. ĩ má màgà mùsò lá wà ? | "N'as-tu pas touché à une femme ?" |

² Cf. dans ce n° de Mandenkan, l'article de D. Creissels.

On peut rapprocher cette forme de l'expression *kó di*, assez couramment utilisée dans certains parlars, mais qui a pratiquement disparu sous cette forme en bambara. A valeur interrogative (litt. "(tu)dis quoi?"), cette expression est employée en fin de phrase dans le sens d'une demande de confirmation : n'est-ce pas ? A l'appui de cette hypothèse, qui postule le passage d'une expression à valeur argumentative à une particule phrastique, on peut avancer que :

- 1°. Les deux éléments sont de valeur interrogative.
- 2°. Les formes sont proches, la variation *o/s* devant *i* étant habituelle en bambara.
- 3°. La variation observable au plan tonal (*kóri/kòri*) témoigne de l'instabilité d'une forme en transit.

8. *Kòri, yé* (dans l'énoncé équatif) *báda* (en malinké) sont des exemples de réagencements syntaxiques : ces réorganisations (transformations d'une expression argumentative en particule, d'un verbe et d'un verbe auxiliarisé en marques prédictives) sont le signe d'une régulation grammaticale qui "paradigmatise" les unités : en quelque sorte, la langue a "horreur du vide". Inversement, dans le cas où un élément est hors paradigme, on peut faire l'hypothèse qu'il résulte d'un réagencement qui l'a retranché d'une catégorie grammaticale, pour lui faire jouer un autre rôle syntaxique. C'est l'hypothèse que nous ferons pour l'élément *tùn*, à valeur d'inactuel. Mais il nous faut pour comprendre ce cas, rappeler brièvement celui de *bilen*³.

La particule *bilen* "encore", "ne plus", se rattache à un ensemble d'unités, les particules bivalentes, dont la portée syntaxique peut être soit le groupe nominal, soit l'ensemble de la proposition. Ainsi, dans les exemples suivants, les particules *fána* "aussi" et *kòni* "quant à" sont indicielles au nominal dans les exemples 1 et 2, au segment entier dans les exemples 3 et 4.

- | | |
|--------------------------------|--|
| 20. àle fána y'à f5. | "Lui aussi l'a dit." |
| 21 àle kòni y'à f5. | "Lui en tout cas l'a dit." |
| 22. ní ní má sé kà dòn fána... | "Si je ne peux pas entrer non plus..." |
| 23. í ká kòrò ní ní yé kòni... | "Certes tu es plus âgé que moi..." |

³ Cf Note sur le morphème de l'hypothétique négatif *bilen* en bambara. Mandenkan, 20, Automne 1990, 41-46

La particule *bilen* est couramment attestée dans le second de ces emplois :

24. à té ké bilen. "Ça ne se fait plus."

Elle est également employée, mais de manière résiduelle (il s'agit toujours de proverbes) dans des énoncés où elle figure, en position post-nominale, dans une fonction de quasi-marque prédictive :

25. mògò bilen má kògòmana dòn.. "Si l'on ne reconnaît pas la sauce salée..."
26. syènin bilen má kús mén... "Si la poulette n'entend pas: 'petit' ! petit!..."
27. í bilen yé ní ká só fáari... "Si tu ne balaies pas ma maison..."

Sans revenir ici sur le détail de la démonstration, rappelons que nous considérons:

- 1° que *bilen* est l'équivalent négatif de la marque de prédication *mána* de l'hypothétique;
- 2° que la valeur secondaire contrastive de *bilen* est devenue sa valeur d'emploi unique, transformant la marque de prédication en particule;
- 3° que l'obsolescence de *bilen* comme marque prédictive a fait se développer l'emploi d'une marque de prédication de substitution, affirmative (*yé*) dans un premier temps, puis négative (*má*).
- 4° qu'au moins un des liens sémantiques qui rapproche la particule actuelle de la marque de prédication est leur commune valeur négative.

9. Ce qui précède nous permet de mieux argumenter l'hypothèse sur l'analyse de *tùn* en bambara. *Tùn* est un élément unique de la langue, à valeur d'inactuel, qui s'associe à toutes les marques de prédication:

- | | |
|---------------------|------------------------|
| 28. à bé yàn. | "Il est ici." |
| 29. à tùn bé yàn. | "Il était ici." |
| 30. mórike dòn. | "C'est un marabout." |
| 31. mórike tùn dòn. | "C'était un marabout." |

32. à má dén sòrò. "Elle n'a pas eu d'enfant."
 33. à tùn má dén sòrò. "Elle n'avait pas eu d'enfant."
 34. à ká jàn. "C'est loin."
 35. à tùn ká jàn. "C'était loin."

Ce morphème tùn est également susceptible de s'associer à l'élément kó (le prédicatif de parole), et d'apparaître dans une construction nominale N + postp. à valeur argumentative :

36. à kó... "Il dit : ..."
 37. à tùn kó... "Il disait : ..."
 38. né hakili lá... "A mon avis..." (+ présent)
 39. né tùn hákili lá... "A mon avis..." (+ imparfait)

Il existe également en bambara un élément unique tũgun "encore", "ne plus", dont le sens est identique à bilen dans les énoncés négatifs :

40. à má na bilen. "Il n'est plus revenu."
 41. à má nà tũgun. "Il n'est plus revenu."

Notre hypothèse est que la marque de l'inactuel tũn a pour origine la particule tũgun. Les arguments qui peuvent être avancés pour soutenir ce point de vue sont les suivants :

1° tũn et tũgun, dans l'état actuel de la langue bambara (mais aussi pour d'autres parlers mandingues) sont deux éléments uniques, c'est-à-dire sans appartenance à un paradigme. Tũn ne fait pas partie des marques de prédication, puisque c'est une unité qui s'associe nécessairement à elles dans le cadre de l'énoncé. Quant à tũgun, ce n'est pas une particule, dans la mesure où, contrairement aux autres particules (fána, kòni...), il s'agit d'une unité qui ne peut avoir pour portée syntaxique un élément nominal. On ne peut pas non plus le rattacher à un autre paradigme.

2° La position syntaxique de tũn est celle d'une particule:

42. à tũn bé yan. "Il était ici."
 43. à dùn bé yàn. "Pourtant il est ici."
 44. mórìke fána yé dénw wéele. "Le marabout aussi appela les enfants."

45. mórìke tũn yé dénw wéele. "Le marabout aussi avait appelé les enfants."

3° Tũn possède une caractéristique tout à fait exceptionnelle pour les langues mandingues, celle de figurer éventuellement à deux places différentes de l'énoncé, sans modification de sens:

46. à tũn yórò ká jàn. "C'était un endroit lointain."
 47. à yórò tũn ká jàn. "C'était un endroit lointain."

Or cette particularité est partagée, bien qu'avec une modification (parfois très ténue) de sens, par les particules, dont la portée syntaxique peut être, dans le cas d'une construction nominale, l'une ou l'autre des deux unités. Ainsi :

48. à fána yórò ká jàn. "Cet endroit-là aussi est lointain."
 49. à yórò fána ká jàn. "Cet endroit-là aussi est lointain."
 50. à dùn yórò ká jàn. "Pourtant cet endroit-là est lointain."
 51. à yórò dùn ká jàn. "Pourtant cet endroit-là est lointain."

On peut donc rapporter la particularité de tũn, caractéristique de l'instabilité des formes en transit, à un ancien fonctionnement de l'unité comme particule. Dans certains cas d'ailleurs, la seule construction possible est celle où tũn occupe la place d'une particule :

52. Abudu ká dú tũn nyğon dú ká dógò yèn. "Il n'y avait pas beaucoup de concessions semblables à celle d'Abdou."

4° La valeur négative "ne plus" de tũgun n'est pas vraiment éloignée de la valeur véhiculée par le tũn de l'inactuel.

5° Il existe une concurrence entre bilen et tũgun, de sens identique, dans les phrases négatives

Si l'on accepte l'hypothèse ici ébauchée, le scénario qu'on peut construire pour rendre compte du passage d'une particule à un morphème à valeur d'inactuel est l'inverse de celui qu'on peut proposer pour l'élément bilen, marqueur à valeur d'hypothétique négatif devenu particule. Dans un premier stade, l'unité fonctionne comme particule bivalente, puis dans la position où elle est indicielle au nom, elle

subit la concurrence d'autres particules de sens proche (fána, et dùn, avec laquelle actuellement encore elle est, dans le parler de Ségou, en concurrence en fin d'énoncé dans des formes comme nìn dùn? / nìn kùn? "et ceci?"). Dans cette position post-nominale, et compte-tenu d'une valeur sémantique "temps aboli" qu'il véhicule déjà dans les énoncés négatifs, le morphème TUN se spécialise dans une valeur d'inactuel, ultérieurement développée en éventuel ou conditionnel.